

M.P., Amyot, M.P., Dugas, M.P., et plusieurs autres, accompagnait l'autre jour MM. Théodule Lefebvre, propriétaire et Alfred Musy, gérant de la fabrique de sucre de betterave de Berthier, auprès des honorables MM. Foster, Ouimet et Wallace. L'objet de la délégation était de représenter au gouvernement la nécessité de continuer pour une période d'au moins dix années, la prime de deux cents par livre en faveur du sucre de betterave fabriqué dans le pays.

La parole a été portée par les honorables MM. Beaubien et Desjardins, par MM. Dupont, Beausoleil, Lefebvre et Musy.

L'honorable M. Foster s'est minutieusement enquis de tout ce qui concerné la culture de la betterave et la fabrication du sucre.

Il a été clairement démontré aux ministres :

1o Que la culture de la betterave est éminemment rémunératrice pour le cultivateur à qui elle rapporte de cinquante à quatre-vingt dix piastres par acre ;

2o Qu'elle améliore le sol et le rend capable d'une plus grande production des céréales ;

3o Qu'elle fournit dans la pulpe un excellent aliment pour les vaches qui, avec cette nourriture, donnent plus de lait qu'avec aucune autre.

4o Que les fermiers canadiens s'accoutument peu à peu à cette culture ; mais qu'il faudra encore plusieurs années pour la rendre parfaite.

5o Que la culture de la betterave est destinée, dans une grande mesure, à remplacer celle des grains et du foin qui ont cessé de rémunérer le cultivateur tout en épuisant le terrain.

6o Qu'elle est une aide et un complément de la production du beurre et du fromage qui a pris de si grands développements dans le pays.

7o Que la fabrication du sucre de betterave est actuellement impossible sans une prime assurée pour dix ans au moins, parce que le rendement des betteraves n'est pas suffisant, ne dépassant pas en moyenne huit pour cent, soit cent soixante livres de sucre par deux milles livres de betterave. La betterave coûtant cinq piastres la tonne, la graine, les instructeurs, les agents et la perte dans la pesée au moins une piastre la tonne, la fabrication trois piastres et demie la tonne, soit un total de neuf piastres et demie pour produire cent soixante livres de sucre valant à 4½ la lb. sept piastres et vingt cents, il est évident que cette industrie ne peut s'établir

ni prospérer sans protection. Le gouvernement donne actuellement deux cents la livre de prime, formant trois piastres et vingt cents par tonne. Le fabricant ne fait qu'un profit de quatre-vingt-dix cents par tonne sur un capital de deux à trois cent mille piastres.

8o Le capital requis pour établir une usine à sucre ne peut être moindre que \$200,000.

Personne ne risquera cette somme pour l'érection de nouvelles usines, à moins d'avoir la certitude d'une protection permanente et uniforme d'au moins dix années.

9o Avec cette garantie, deux nouvelles usines seront immédiatement construites dans la province de Québec et plusieurs autres dans Ontario.

10 La prime actuelle renouvelée d'année en année ne peut que maintenir la fabrique actuelle sans aucune espérance d'en faire surgir d'autres et sans grand bénéfice ni pour le public ni pour les propriétaires.

11o Cette protection cessera d'être nécessaire aussitôt que le perfectionnement de la culture de la betterave aura porté le rendement de sucre à dix ou douze pour cent.

Dès lors l'industrie pourra vivre et prospérer sans protection. Elle doublera la richesse agricole du pays.

Les honorables ministres ont paru frappés de ces faits et de ces arguments qu'ils ont écoutés avec attention et intérêt.

La question sera soumise au conseil des ministres dans le courant de la semaine, et nous espérons qu'elle sera résolue dans l'intérêt de la classe agricole et de l'industrie sucrière nationale. — (*Le Canada*).

## LE MARCHÉ DES FOURRURES A LONDRES

Jules Verne a fait un roman auquel il a donné le titre de "AU PAYS DES FOURRURES" et dont il a placé la scène dans un territoire appartenant, nominalemeut au moins, au Canada, sur les bords de la Baie d'Hudson. Notre pays abondait autrefois en animaux à fourrures ; il en reste encore quelques uns dans nos bois et nos colons qui s'en vont chercher des terres nouvelles vers le nord peuvent encore augmenter les revenus de leurs premières années d'exploitation par la vente des pelleteries provenant de leur chasse de l'hiver. Cependant, les chasses fructueuses ne se font plus guère que sur les territoires inexplorés où la compagnie de la Baie d'Hudson, a

seule quelques établissements à demi civilisés. Mais si la partie du Canada que nous habitons ne produit plus autant de fourrures qu'autrefois, elle en consomme bien davantage et elle va les chercher, pour la plupart, comme les autres pays du monde, d'ailleurs, à Londres. C'est à Londres que nos fabricants de fourrures vont acheter leur matière première dont une grande partie, du reste, y a été expédié du Canada. Il sera donc intéressant pour ceux qui travaillent, ceux qui vendent et ceux qui portent les fourrures, de lire un compte rendu de leurs pérégrinations à travers le monde.

Si grande est l'importance de notre commerce de fourrures, dit un correspondant du *Times* de Londres que, à peine un hiver est-il passé, nous faisons activement nos préparatifs pour le suivant. De fait, les pelleteries vendues pendant la dernière quinzaine aux salles de ventes de MM. C. M. Lampson & Cie, dans College Hill, ont été recueillies pour la plus grande partie pendant l'été et l'automne de l'année dernière. Mais le fait même que l'on achète maintenant des fourrures pour l'hiver prochain, devra paraître étonnant au lecteur qui ne sait pas encore que Londres est le grand marché de fourrures du monde entier et que, les fourrures réunies ici de tous les coins du globe vont être distribuées également dans les cinq parties du monde. Pendant ces voyages elles passent en bien des mains. Quelques unes, par exemple, de celles que l'on vient de vendre aux ventes de mars, sont destinées à la grande foire de Paques à Leipsick où elles seront achetées par des marchands russes, français, allemands, grecs, autrichiens ou autres, qui n'ont pu assister aux ventes à l'enchère de Londres. D'autres seront expédiées en Août à la foire de Nijni-Novgorod et n'arriveront à leur destination que juste à temps pour l'hiver.

Il y a chaque année à Londres quatre séries de ventes, dont celles de mars sont les plus importantes. On y trouve tous les genres de pelleteries connues du commerce et les catalogues de ces ventes forment des volumes qui contiennent quelquefois jusqu'à 300 pages, avec 9000 lots différents. On peut bien affirmer sans exagération qu'on ne peut trouver en aucune autre ville du monde un tel assortiment de fourrures. On y trouve les peaux de renards de toutes les sortes, les peaux d'ours de tous genres : aux ventes de la dernière quinzaine, il y avait 4972 peaux d'ours noir. Depuis la der-